

Srećko Horvat

La poésie du futur

*Manifeste pour un mouvement
de libération mondial*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LAURENT BURY

ÉDITIONS ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Ce livre est publié avec le concours financier
du Ministère de la Culture de la République de Croatie.

Titre original :

POETRY FROM THE FUTURE

Original English language edition first published
by Penguin Books Ltd, London.

Text copyright © Srećko Horvat 2019.
The author has asserted his moral rights.
All rights reserved.

© Zulma, 2021, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson

www.zulma.fr

« La révolution sociale [...] ne peut puiser sa poésie dans le temps passé, mais seulement dans l'avenir. »

— Karl Marx
Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte (1852)

Sommaire

<i>Préface à l'édition française</i>	1
<i>Lettre adressée au futur</i>	11
Prologue. Les premiers sons de l'Europe occupée	13
Première partie : Les sons de l'occupation	
1. L'été à Hambourg : retour vers le futur	37
2. Le cercle de l'esclavage machinique	57
3. C'est la fin du monde (tel que nous le connaissons...)	75
4. <i>The Leftovers</i> en Europe	91
5. Que les romans de Margaret Atwood redeviennent des fictions !	105
Interlude : Auschwitz à la plage ?	117
Deuxième partie : Les sons de la libération	
6. L'été à Athènes : l'espoir sans optimisme	131
7. Des îles en dehors du capitalisme ?	147
8. <i>Mamma Mia</i> ! Il n'y a plus d'îles	163
9. Pour un mouvement de libération mondial	175
10. La poésie du futur	187
<i>Notes</i>	201
<i>Bande-son</i>	213
<i>Index</i>	215
<i>Remerciements</i>	231

Une autre apocalypse est possible

Préface à l'édition française

Nous sommes à la fin du mois d'octobre 2020 et la majeure partie de l'Europe est à nouveau sous le coup du confinement.

Tout le monde nous disait qu'il y aurait une deuxième vague, certains ont même annoncé qu'elle ressemblerait à la seconde vague de la grippe espagnole qui fit le plus grand nombre de victimes, mais beaucoup étaient déjà las de l'inquiétude constante, de l'isolement et de la lutte quotidienne pour exister. Pour quelques heureux privilégiés, il y eut un court moment de tranquillité estivale, combiné à l'espoir que la chaleur pourrait enrayer la pandémie ou du moins la ralentir. Mais l'automne est arrivé et de nombreux pays européens ont vu tout leur système de santé au bord de l'effondrement ; le couvre-feu est de retour, la police est à nouveau dans les rues, et ceux qui ont la chance d'avoir un toit sont à nouveau enfermés chez eux. La crise économique pénètre plus profondément toutes les sphères de la société : le virus n'infecte pas seulement les corps, mais aussi nos esprits et notre espoir qu'il existe un avenir au-delà de la réalité sinistre de cette dystopie qui n'en finit pas. Après l'été de l'espoir (sans optimisme) vient l'hiver du désespoir. L'avenir semble anéanti.

Alors que je regarde des images de l'exode massif des Parisiens qui cherchent à éviter le second confinement, j'ai la chance d'être là où j'ai écrit *La Poésie du futur*, sur une île

située au milieu de l'Adriatique, loin des villes, des foules et des embouteillages. Je regarde des images qui ressemblent à un remake de *Week-end* de Godard, avec les classes chanceuses qui fuient vers la campagne tandis que les « travailleurs essentiels » – des infirmières et médecins aux livreurs et manutentionnaires – sont bloqués dans nos tristes villes, transformées en ruches post-apocalyptiques pour la reproduction du virus et de la misère sociale.

Alors que beaucoup de gens passaient leurs dernières nuits avec des amis et des parents avant la refermeture des bars et des restaurants, des cinémas et des théâtres, des manifestations éclataient à travers toute l'Europe, mêlées à la peur et à la colère. Les rayons des supermarchés ont de nouveau été vidés, tout comme lors de la panique en mars, et il semble que nous n'ayons tiré aucune leçon de notre première expérience : une fois de plus, ce sont les pâtes et le papier toilette qui ont disparu en premier, comme s'il s'agissait de produits cruciaux pour survivre à une nouvelle apocalypse. C'est une étrange impression de déjà-vu, qui engendre des symptômes morbides et contamine notre souffle à chaque respiration. Même si des milliers de gens ont fui les villes infectées et polluées, il devient clair qu'il n'y a plus d'îles. Aucun espace n'est épargné par cette crise et ce chaos sans précédent.

Depuis le début de la pandémie, nous faisons tous des rêves qui ne sont plus du tout des rêves. En fait, ce sont des cauchemars devenus réalité. C'est ce qui m'est arrivé, une fois de plus, alors que je faisais défiler les images de la Californie en proie aux flammes : j'avais du mal à dire si c'était la réalité ou de la science-fiction, si c'était les États-Unis en 2020 ou *Blade Runner 2049*. Accaparé par les incendies dévastateurs sur un autre continent, je ne savais pas qu'un feu ravageait aussi l'île de Vis, jusqu'à ce que quelqu'un sur la côte m'envoie

un message. Le cauchemar californien n'est pas une chose qui se passe « là-bas », il devient notre réalité quotidienne partout dans le monde. Il s'imprime dans notre inconscient collectif. Une transformation planétaire fondamentale est en train de se produire et nous ne sommes pas les simples spectateurs d'un film de science-fiction.

Cet été, il n'a pratiquement pas plu sur l'île de Vis, qui n'est pas seulement l'arrière-plan de ce livre, mais aussi un protagoniste qui incarne une « poésie du futur » émancipatrice. La dernière véritable pluie est tombée en mars. Alors que tout le monde est préoccupé par le virus, nous sommes aussi ravagés par la sécheresse. Les étés secs et les vagues de chaleur deviennent la « nouvelle norme » en Dalmatie. La production d'olives a été réduite de moitié et le prix de l'huile va grimper en flèche. Pendant la saison touristique – qui a battu son plein de manière inattendue à Vis, loin du continent et du monde de la pandémie –, l'approvisionnement en eau a été régulièrement restreint. Même si l'île, qui s'est formée il y a quelque 220 millions d'années à partir de roches volcaniques, dispose de sa propre source d'eau douce, ce n'est évidemment pas suffisant pour satisfaire tous les touristes et les besoins de l'agriculture.

Quand la pandémie et les confinements ont débuté au printemps, la vie sur l'île était détendue, *pomalo* (« lente »), comme on dit ici. Même si la population locale savait parfaitement qu'un virus ravageait le monde entier, elle avait au moins la chance de pouvoir regarder la mer plutôt qu'un écran, de se promener ou travailler en pleine nature, d'être loin des agglomérations surpeuplées, des transports publics et des foyers de contamination. Pourtant, à mesure que l'été approchait, les craintes sont devenues plus sérieuses quant à la saison touristique – principale source de revenus de la

majorité des habitants. Quand je suis revenu en juin après avoir vécu le premier confinement à Vienne, Vis était déserte, ce qui est assez inhabituel à cette période. Ce n'est qu'à la mi-juillet, quand les restrictions liées au Covid-19 ont été assouplies dans toute l'Europe, que les touristes sont arrivés, d'abord en voiture depuis l'Autriche, l'Allemagne, la Pologne, la France, la Slovénie et la Serbie ; puis ce fut au tour des voiliers et des superyachts. Et en août, on ne faisait plus de différence avec les saisons touristiques habituelles. C'était bondé. La seule différence, c'est qu'une pandémie se propageait et que le monde allait de nouveau implorer après une courte explosion d'espoir estival.

Début septembre, alors que la Croatie figurait déjà sur la « liste rouge » de nombreux pays européens, l'île s'est tout à coup vidée. Le ciel de Californie est devenu rouge sang, et pendant que je regardais les images de l'apocalypse climatique sur la côte Ouest où, il y a une centaine d'années, des pêcheurs originaire de Komiža – fuyant la faim et la guerre – avaient lancé la plus grande industrie de pêche des États-Unis, un incendie a éclaté derrière la colline que je vois de ma fenêtre. Le lendemain, je pouvais encore entendre les sirènes des camions de pompiers qui se dirigeaient vers le feu ravivé pour l'éteindre à nouveau. La principale cause de ces incendies est un événement planétaire : la crise climatique, qui a des effets sur les communautés locales dans le monde entier. D'abord est venue la pandémie, puis les incendies en Californie, en Amazonie, dans la toundra russe, en Syrie, au Liban et sur le Kilimandjaro, au Kenya. En même temps, la glace de l'Arctique s'est mise à fondre rapidement, les séismes et les tsunamis sont devenus la « nouvelle norme ». C'est une carte postale du futur envoyée partout. On l'a déjà reçue en beaucoup d'endroits. Elle est aussi arrivée en France. Vous le savez à présent.

Paralysés par les images quotidiennes de l'apocalypse sur Instagram, ou submergés par nos propres soucis apocalyptiques quotidiens, nous comprenons tous très vite que tout cela, aussi dur que ça paraisse, n'est qu'une note de bas de page par rapport à une catastrophe planétaire bien plus vaste, un événement sans précédent qui conduira à une extinction de masse. Dans ce contexte, je ne ressens pas seulement une vive curiosité de savoir comment cette « bouteille à la mer » envoyée depuis une île isolée de l'Adriatique sera reçue en France après 2020, une année qu'on pourrait appeler l'« Année Zéro ». J'ai aussi l'espoir – sans optimisme, bien sûr – que nous pourrions nous emparer de la nuit froide et du long hiver qui nous attendent. Il n'y a pas de « retour à la normale ». Parce que « la normale » est l'origine même de la crise actuelle.

Dans le prologue intitulé « Les premiers sons de l'Europe occupée », il y a une scène qui se déroule en 1944, quand Paris était sous couvre-feu, non à cause du Covid-19 mais du virus du nazisme. On y rencontre Jean-Paul Sartre, Jacques Lacan, Simone de Beauvoir et d'autres, qui firent appel à leur créativité pour braver la détérioration de la société. La création est cruciale dans les périodes sombres, et nous pouvons à nouveau entendre l'écho de Brecht : *Chantera-t-on encore au temps des ténèbres ?* Oui, une chanson sur le temps des ténèbres. Mais il y avait aussi la Résistance, les chants de solidarité et d'entraide, de camaraderie et d'amour. Au même moment de l'année 1944, dans un autre coin de l'Europe, sur une île apparemment loin de la sinistre réalité parisienne, il existait une réalité partisane, un mouvement de résistance qui, contre toute attente, était en train de libérer le territoire de cette partie de l'Europe occupée. Une fois de plus aujourd'hui, nous sommes frères et sœurs, de Paris à Vis, luttant contre le même ennemi. Certains disent que le virus est l'ennemi, mais

nous savons que notre ennemi, c'est le capitalisme mondial fondé sur l'expansion, l'extraction et l'exploitation. Le Covid-19 est le virus, le capitalisme est la pandémie.

Même si notre réalité contemporaine surpasse toute forme de science-fiction, il y a un bon vieux film de SF en noir et blanc de 1962 qui me revient à l'esprit, alors que l'Europe se reconfinde et entre dans un « état d'exception » durable que j'ai exploré dans la première partie (« Les sons de l'occupation »). À l'époque – *La Poésie du futur* a été achevé en août 2018 –, je ne pouvais guère imaginer que, seulement deux ans plus tard, l'Europe serait en effet « occupée » par un virus. Le nazisme et le fascisme n'ont jamais disparu, bien sûr. La crise climatique n'a pas disparu, elle s'est même aggravée. Au moment où j'écris ces lignes, des centaines de milliers de personnes manifestent contre l'interdiction de l'avortement par le gouvernement autoritaire de Pologne, et le chapitre « Que les romans de Margaret Atwood redeviennent des fictions ! » semble se réaliser. Même Auschwitz peut devenir « naturel », comme nous le rappelle Imre Kertész. Et il n'y a pas d'idéologie plus dangereuse – comme mon grand maître Roland Barthes l'a tant de fois répété – que l'idéologie du « naturel ». Il n'y a rien de « naturel » dans « l'esclavage machinique » ou la crise des réfugiés, il n'y a rien de « normal » dans la « nouvelle norme », dans le sacrifice des « travailleurs en première ligne » et la numérisation complète de nos vies. Oui, c'est précisément par la « normalisation » que les choses qui n'ont rien de naturel commencent à paraître naturelles.

Quel est le film auquel je pense ? Ce n'est pas *Week-end* – et il y a sûrement bien d'autres films que celui de Godard où des gens en voiture fuient les villes (dont le chef-d'œuvre d'Antonioni, *Professione : reporter*, où il n'est question que d'évasion). Non, je pense à un vieux film de survie holly-

woodien tourné pendant la guerre froide : *Panique année zéro*, réalisé par Ray Milland qui joue aussi le personnage principal, un homme qui quitte Los Angeles avec sa famille pour un séjour de camping. Alors qu'ils roulent vers la campagne, ils remarquent des éclairs inhabituels étonnamment brillants derrière eux. À la radio, on fait allusion au début d'une guerre nucléaire. Et de fait, un gigantesque champignon atomique s'étend au-dessus de ce qui était Los Angeles. La société s'effondre, les gens paniqués se marchent littéralement les uns sur les autres, c'est la guerre civile. Ce qu'il reste des Nations unies déclare que c'est l'« Année Zéro ».

C'est un mauvais film, mais j'aime ce genre de séries B du début des années 1960, parce qu'il y a toujours une part de vérité. Le film parle moins de guerre nucléaire (curieusement la possibilité d'un hiver nucléaire n'avait pas encore été envisagée) que de la nature même de la « société civilisée ». Le mari – figure patriarcale typique – et la femme ont des conceptions très différentes de la survie ; elle veut aider ses semblables, mais il trouve ça irréaliste : « Quand la civilisation redeviendra civilisée, je la rejoindrai. » Par chance, nous ne sommes pas encore en pleine guerre atomique et nous savons – c'était l'une des leçons de l'apocalypse du Covid-19 (au sens premier d'apocalypse comme « révélation ») – que ce n'est qu'en aidant les autres que nous pouvons nous aider. Nous savons aussi que la « civilisation » – comme nous l'enseigne Walter Benjamin – est précisément un témoignage de barbarie. À la fin du film, la famille se cache dans une grotte. C'est ce que nous appelons « le progrès ».

Pendant notre propre « Année Zéro », l'esprit survivaliste a fait son retour. Et il s'est très souvent caractérisé par le même paradoxe que dans *Panique année zéro*. La prédiction selon laquelle la société va s'écrouler et que les gens ne songe-

ront plus qu'à leur propre survie devient une sorte de prophétie qui s'autoréalise. Au cours des derniers mois de 2020, en pleine pandémie, les Américains et les Autrichiens ont acheté un nombre record d'armes à feu : pas besoin d'être Tchekhov pour savoir que toutes ces armes tireront au dernier acte. Nous n'en sommes pas encore au dernier acte, qui s'apparenterait à une véritable guerre civile et à l'effondrement complet de la société contemporaine, mais tout au long de l'année 2020, nous avons constaté un survivalisme de ce genre. D'abord à Wuhan, en Chine, où juste avant le premier confinement qui ressemblait encore à de la science-fiction pour nous en Europe, les voitures se sont mises à former d'interminables serpents qui fuyaient la ville. Puis, fin mars, quand un violent séisme a frappé Zagreb déjà en confinement, et que des milliers de personnes sont parties vers le sud et la côte croate, tout comme le feraient les touristes de l'Europe entière au cours du bref été 2020. Puis le second confinement a eu lieu à l'automne, et l'exode hors de Paris est devenu un signe du futur qui parvient au reste de la planète.

Pendant, ce n'est pas seulement l'esprit survivaliste qui est revenu au cours de cette Année Zéro. Alors que le mois de mai 2020 touchait à sa fin et que le Covid-19 se propageait toujours, le slogan « UNE AUTRE FIN DU MONDE EST POSSIBLE » a été tagué en lettres capitales noires sur un mur à Minneapolis – après le meurtre brutal de George Floyd par la police. C'est une version du slogan futuriste « Un autre monde est possible », devenu célèbre grâce au mouvement altermondialiste des années 2000. En vingt ans, le *zeitgeist* a manifestement changé : du mot d'ordre plein d'espoir du Forum social mondial, nous avons abouti au slogan effondriste de la décennie passée et de la prochaine. Comme nous le rappellent Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier

Chapelle dans leur ouvrage récent, *Une autre fin du monde est possible : Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, la version française de ce graffiti était apparue en 2010 à l'université de Nanterre. Mais quel que soit son lieu d'origine, ce slogan a vraiment marqué le début de la décennie qui a suivi la crise financière de 2007-2008 : une décennie d'austérité, de montée du fascisme et de manifestations mondiales, qui nous conduirait au moment présent – l'Année Zéro où ce message semble parfaitement refléter notre *zeitgeist* apocalyptique actuel.

Beaucoup de gens dans le monde ont peur du Covid-19, mais beaucoup craignent davantage d'être asphyxiés par la police ou par la pollution de l'air qui a tué 6,7 millions de personnes en 2019. Des millions de chômeurs redoutent aussi le Covid-19, mais beaucoup s'inquiètent de la façon de survivre jusqu'au mois prochain. Même avant l'épidémie, les Gilets jaunes clamaient déjà que si certains se souciaient de « la fin du monde », eux se souciaient de « la fin du mois ». Et ils avaient mille fois raison. Alors que les techno-utopistes – notre version postmoderne des « futuristes » – étaient en train d'imaginer un avenir sur Mars ou dans leur bunker privé post-apocalyptique (pour les moins utopistes), et d'inventer cybercamions et cybermaisons, la classe ouvrière déjà brisée par des décennies de précarité et d'austérité avait peine à survivre à « la fin du mois ».

Confrontée à la crise du Covid-19, notre classe dirigeante actuelle sait bien que nous sommes en plein milieu d'une période sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Elle sait qu'une profonde transformation est en cours et que le seul moyen pour que les choses ne changent pas, c'est l'émergence d'un nouveau réagencement social, politique, voire biologique, qui la maintienne au pouvoir. La preuve ? L'augmen-

tation de 13 milliards de dollars de la fortune de Jeff Bezos en une seule journée du mois de juillet 2020, alors qu'au même moment les employés d'Amazon mouraient du Covid-19 ou protestaient contre leurs conditions de travail inhumaines. Sinon, Elon Musk, l'incarnation du rêve capitaliste expansionniste, qui lorsqu'on lui a reproché de mettre la main sur le lithium en Bolivie grâce au coup d'État contre Evo Morales, a tout simplement répondu : « Nous ferons des coups d'État contre qui nous voulons ! Faites avec. »

Et ce n'est pas la première fois que la classe dirigeante proclame ouvertement qu'une guerre des classes est en cours. Vous vous rappelez Warren Buffett ? Un autre milliardaire, célèbre pour avoir dit : « Il y a une guerre des classes, c'est un fait, mais c'est ma classe, la classe des riches, qui la mène, et nous sommes en train de la gagner. » Avec la crise du Covid-19, qui exacerbe les inégalités existantes et renforce l'accumulation des profits pour ceux-là mêmes qui dirigent la planète vers la catastrophe, il n'a jamais été aussi évident qu'une guerre des classes brutale a lieu. Et ils essaient une fois de plus de gagner. Sauf que cette fois leur « victoire », stade ultime du « progrès », signifierait une extinction de masse.

En 2020, nous devons « aplatir la courbe » de la propagation d'un virus, nous devons désormais nous fixer aussi pour priorité d'« aplatir les courbes » de la crise climatique et de la menace nucléaire imminente. Il n'y a pas à choisir entre l'une ou l'autre, il faut aborder de front toutes les menaces eschatologiques. Si nous nous contentons d'aplatir la courbe du virus sans transformer radicalement notre manière de traiter la nature – extraction des ressources, destruction de l'habitat, consommation de viande – et les autres êtres humains – inégalités, racisme, exploitation –, rien ne garantit qu'un autre virus encore plus meurtrier n'apparaîtra pas la prochaine fois, que

ce soit dans dix ans ou qu'il soit déjà au coin de la rue. Si au xx^e siècle, il y avait encore un « socialisme réellement existant », au xxi^e siècle, il y a de toute évidence un « capitalisme réellement existant » que l'on pourrait tout aussi bien appeler « dystopie réellement existante ».

« Comment puis-je vous sauver ? Ça a déjà eu lieu ! » dit James Cole (Bruce Willis) dans *L'Armée des douze singes*, quand le psychiatre d'un hôpital lui demande en 1990 : « Allez-vous nous sauver ? » Il passe pour un fou parce qu'il affirme venir de l'année 2035, un futur dans lequel la quasi-totalité de la population mondiale a été anéantie par un virus mortel. Pour construire un avenir différent, il nous faut un changement de temporalité similaire. Non seulement l'apocalypse en tant que « révélation » a déjà eu lieu, mais c'est la fin elle-même – la destruction de la biosphère et l'extinction de masse – qui a eu lieu, si nous sommes incapables de comprendre la « révélation » des événements planétaires qui se déroulent et si nous ne parvenons pas à réinventer radicalement le monde dans le temps qu'il reste.

Pour créer une autre fin du monde, nous devons commencer par tirer notre inspiration de la « poésie du futur », ce qui signifie une action collective sans précédent, à la fois locale et transnationale, une tâche des plus urgente qui est explorée ici. J'espère que cette « bouteille à la mer » tombera entre de bonnes mains, les vôtres, des mains qui construiront des ponts entre notre sombre présent et notre possible avenir radieux, même si ça signifie se battre jusqu'à l'extinction – avec tout l'amour et toute la joie qui accompagnent un bon combat.

Srećko Horvat, île de Vis, Année Zéro